

Saber  
**Mansouri**

**Une femme  
sans écriture**

R O M A N

Saber  
**MANSSOURI**

Seuil





# UNE FEMME SANS ÉCRITURE

DU MÊME AUTEUR

ROMAN

Je suis né huit fois

*Seuil, 2013*

ESSAIS

Tu seras un Français accompli

Oracle

*Tallandier, 2011*

Athènes vue par ses métèques

v-IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

*Tallandier, 2011*

L'islam confisqué

Manifeste pour un sujet libéré

*Sindbad, 2010*

La démocratie athénienne, une affaire d'oisifs ?

*André Versaille éditeur, 2010*

*SABER MANSOURI*

UNE FEMME  
SANS ÉCRITURE

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Pour la citation en exergue :

René Char, « La vérité vous rendra libres », in Les Matinaux  
© Gallimard, 1964

L'auteur remercie le Centre national du livre  
pour la bourse qui lui a été accordée.

ISBN 978-2-02-131290-4

© Éditions du Seuil, mars 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Pour Salouha et Fatma*





« Tu es lampe, tu es nuit ;  
Cette lucarne est pour ton regard,  
Cette planche pour ta fatigue,  
Ce peu d'eau pour ta soif,  
Les murs entiers sont à celui  
que ta clarté met au monde,  
Ô détenue, ô Mariée ! »

René Char,  
« La vérité vous rendra libres »,  
*Les Matinaux*



## Je préfère tes larmes à ta prose

Mon fils, absent que je commence à oublier, historien que je ne connais pas, à l'heure où je m'apprête à rejoindre, dans la sérénité et la joie, les immortels bienheureux et à engager une conversation horizontale et sans concession avec Allah le Grand sur le silence, le renoncement, le sens de la vie et de mes soixante-quinze ans passés ici-bas, et la Récompense, tu m'écris une lettre larmoyante, longue, lassante et, au final, insignifiante. Tu m'y supplies de te confier mes archives, mes photos, mon verbe, mon passé et ma mémoire, pour que toi, l'enfant perdu dans les nuits parisiennes, tu rédiges la biographie de ta mère, moi, la femme qui mange son verbe, la maman triste, celle qui aurait subi la tyrannie d'un homme, son mari.

Tu t'égares !

Ta lettre inattendue ne me touche guère, ta quête biographique ne m'expliquera jamais tes quinze années d'absence et de silence : cinq mille quatre cents jours à ne pas envoyer une carte postale parisienne, une image (même jaunie) de la Seine verte et de ses péniches la

nuit, cent vingt-neuf mille six cents heures à oublier le téléphone pour me passer le bonjour : un bref « Allô, maman, *labès* ! » m'aurait suffi. Ta missive m'importune et m'attriste. Je suis heureuse, je me délecte de ma solitude et de mon silence absolu, je suis une femme comblée ; aussi la trahison, la tienne, me réconforte-t-elle, parce qu'elle dit ton ingratitude et me rassure dans mon basculement, mon départ chez mes frères et sœurs, les immortels. Oui, je suis heureuse, je me réjouis de ma prochaine extinction physique et intellectuelle, et, surtout, du commencement de ma vraie vie auprès d'Allah. Et toi, l'historien qui ne sait plus quoi faire du passé, tu interromps ma réjouissance future en voulant donner une biographie, un volume à ma vie que je considère totalement inachevée par rapport à ce qui m'attend : le dialogue total avec Dieu, oui, Lui, l'Éternel, un échange franc entre le Créateur et une femme, moi, Lala Mabrouka de la Montagne-Blanche, l'unique femme qui préserve son verbe, l'affûte, le soigne et le garde jalousement pour mieux s'en servir auprès de Lui.

À cet instant, je considère qu'Allah est mon unique interlocuteur, je pense que tu as raté l'essentiel : le sens du passé et ta future biographie, une biographie qui ne se fera jamais de mon vivant. Ton verbe est-il assez perçant pour me regarder en face ? As-tu entendu, je dis bien entendu, mes soupirs, mes malédictions orales formulées et dites dans mon âme, des nuits et des jours entiers ? Connais-tu ma douleur, mes jours et mes nuits ? Comment vas-tu procéder ? Par quoi vas-tu débiter pour transcrire mes mots assassins, mes pensées gardées jalousement entre mon cœur et mon estomac, là où mon âme a élu

demeure sans me prévenir, cette généreuse oreille qui ne m'a jamais trahie pendant soixante-quinze ans ? Connais-tu le génie des femmes ? As-tu bien regardé les moments où je mangeais mon verbe ? Penses-tu toujours que je suis analphabète et une femme battue ? Enfant ingrat, historien qui ne sait plus quoi faire du temps passé auprès des siens, comment titiller ou chatouiller mon âme ? Tu as toujours préféré écrire, même des lettres futiles, au lieu de maudire, de te taire et de manger ton verbe. C'est ton choix, ton bien-être illusoire, mais tu rates la vertu première : conserver l'essentiel pour soi, non pas un soi léger, étroit, vidé de toute humanité, mais un soi porté par un souffle, une âme qui sait et aime maudire, un soi qui dit l'humanité, la douleur et la grâce des femmes. Et ne viens surtout pas me dire que l'écriture est une forme de malédiction. Malédiction de soi, malédiction de toi, peut-être ! Mon doux et fragile enfant devenu un historien aspirant à l'écriture de la biographie de sa mère, inutile de me rendre présente et de m'aimer après mon départ, je n'aurai pas besoin de ton amour pour parler à Dieu, Lui rendre compte et Le regarder en face. Oui, je regarderai Dieu en face et Lui parlerai comme une femme bavarde. Et Il m'écouterà. Il sera même ravi de découvrir mon verbe vertical.

Fils, j'aurais préféré une autre explication, une présence physique ou un simple pardon, j'aurais désiré que tu me dises : « Maman, quinze ans sans la moindre nouvelle, de longues journées inquiétantes de silence, des années entières à ne pas prendre le téléphone pour entendre ta voix ou le stylo pour t'écrire un petit mot, parce que ma vie en France est un enfer ; je ne dors pas la nuit ;

## UNE FEMME SANS ÉCRITURE

je n'ai pas de toit ; j'alterne entre les foyers sociaux et les quelques compatriotes qui acceptent de me loger ; je cours toujours derrière une carte de séjour qu'on me refuse ; je ne mange pas à ma faim ; je saute un repas ou deux par jour ; toutes les femmes me fuient ; les autorités diplomatiques tunisiennes ne veulent pas m'aider ; ma thèse de doctorat n'avance plus ; mon professeur ne me soutient plus ; je n'arrive pas à trouver de travail, mon mariage grâce auquel j'allais être naturalisé n'a duré qu'une année. C'est très dur d'être un étranger en France, on nous demande beaucoup de sacrifices pour prouver notre assimilation. J'ai honte de ma situation. Je vis très mal mon calvaire. Mes trois premières années à Paris furent un moment très agréable, mais tout a basculé à partir de 1998 : j'ai cessé de t'écrire parce que ma vie est devenue un vrai cauchemar, j'ai honte de te l'avouer. Mère, je te demande de pardonner mon exil et ma trahison. » Oui, j'aurais préféré que tu me declares ça !

Le mensonge me convient, la biographie non  
Je préfère tes larmes à ta prose  
Je chéris ta détresse et non ta biographie  
La mère que je suis sera toujours sensible à tes doutes  
et à ton désarroi, mais jamais à ta restitution têtue du  
passé, y compris le mien  
Ta douleur me convient, ta littérature non  
Tu ne pourras jamais écrire la détresse d'une femme :  
sa vérité

Je suis vraiment peinée pour toi, je n'ai rien à t'offrir,  
même pas le trésor tant attendu : le document, la source,

les archives. Je suis une mère sans archives et une femme sans écriture, tu es devenu le fils terrible du document écrit, et tu seras bientôt, dans quelques semaines, murmure mon âme – apparemment, le toubib partage ce diagnostic –, orphelin de moi, tu perdras ton projet biographique et Lala Mabrouka, la femme qui mange son verbe, ta mère sans traces écrites. Et pour être complète et claire, nous n'avons jamais pratiqué les archives sonores. Je suis une femme qui n'aime pas s'encombrer de ces choses-là. Je sais que tu veux revoir les rares photos jaunies qui sont rangées entre le Coran et le cahier des comptes de ton père, mais elles ne t'apporteront rien. Tu regarderas bien cette photo – je te l'envoie –, c'est la première, ma préférée, j'avais dix-huit ans. Tu vas affirmer que j'étais belle : c'est évident, mais cette beauté ne te révélera rien sur moi ni sur mon être. Tu n'étais pas encore né pour admirer la beauté de Mabrouka. Mais tu regarderas ma photo, l'image de mes dix-huit ans, tu pourras même en tirer profit : quelques feuillets sur la beauté perdue d'une mère. J'étais belle, mais tu n'étais pas encore là pour voir de très près. Ce fut ma première photo. Je m'étais mariée avec qui tu sais. Une semaine après le mariage, sans me consulter, ton père fit venir un photographe à la maison pour me tirer le portrait : « J'en ai besoin », me dit-il. À peine marié, à peine avait-il touché à mon trésor, la nuit de noces, qu'il s'était tiré à Tunis pour son travail à la Société tunisienne du transport de marchandises. Et retrouver sa *qahba*, sa maîtresse. Inutile de te confirmer qu'il était toujours absent. Sans que personne lui pose jamais la question, il répétait toujours : « J'en ai marre de cette vie de misère, je ne dors pas, je suis toujours

sur la route à veiller. » Vois-tu, cette peine au travail ne l'empêchait pas de voir régulièrement sa maîtresse, l'ensorceleuse, qui n'arrêtait pas de le harceler, de lui demander de divorcer. Comme le divorce n'arrivait pas, ton père avait fini par lui raconter qu'il était doublement ensorcelé, complètement possédé par elle, sa dulcinée, et moi, la mariée, la femme légitime aux yeux du monde extérieur. Plusieurs mois après le mariage, je finis par comprendre que mon portrait, ma photo, avait servi d'argument auprès de ma rivale tunisoise : « Vois-tu, ma paysanne, ma femme de la Montagne-Blanche, est belle, c'est la mère de ma première fille, je ne peux pas m'en séparer comme ça ! »

On accroche souvent la photo de sa bien-aimée dans son bureau ou dans son salon, on peut aussi la ranger délicatement dans son portefeuille, mais ton père avait donné la mienne à sa maîtresse. C'était sans doute bien vu de sa part, car sa *qahba* ne pouvait que se résoudre à jouer la doublure. Fils, l'homme qui veut écrire la biographie de sa mère, pour t'épargner toutes les spéculations et les questionnements sans fin, je tiens à te dire que ton père ne m'a jamais aimée, même s'il pouvait parfois faire des gestes de tendresse et dire des mots doux. Et il ne m'aime toujours pas. Là, je reconnais mes écarts, j'exagère, car, du point de vue de ton père, j'ai toujours reçu son amour. Je peux lui accorder ça. Il avait besoin de moi. Il a toujours besoin de moi, de ma présence, de mon être et de ma personne qui lui fait des choses. Et comment ai-je découvert qu'il avait une maîtresse ? S'était-il confié à moi ? Tu sais très bien que ton père n'engageait jamais la conversation avec moi. Tu en étais



témoin. Il s'adressait toujours à moi avec les mêmes mots : « Ya femme, Ya femme, où es-tu ? » ; « Mabrouka, Mabrouka, j'ai besoin de toi, le dîner est prêt ? » ; « *Ya Mra* [femme], tu as lavé ma veste ? » C'est justement en vidant les poches de sa veste avant de la laver que j'ai trouvé la photo de sa *qahba*, une fausse blonde comme on en voit tous les jours à la télévision tunisienne : des milliers de femmes qui se teignent les cheveux pour ressembler à je ne sais quel modèle féminin. Mais elle avait de jolies lèvres pour le sucer, et un cul bien bombé.

Moi, je vidais toujours les poches de ton père à la recherche d'un billet qui traînait. Pourquoi alors l'ai-je épousé ? Les circonstances historiques de l'époque voulaient que... Non, pas ça ! Tu veux que je continue, tu te frottes les mains et tu prépares les feuilles blanches et ta plume, parce que tu sens que je suis sur le point de te livrer le début de ma biographie, eh bien, non, je laisse la question suspendue au-dessus de ta tête. Et ton projet biographique aussi. Oui, tendre enfant perdu dans la grande Histoire, la vie est faite de besoins : il avait besoin de moi, tu as besoin de moi pour écrire ton histoire, ma biographie.

Comment ai-je pu anéantir l'adversité et l'ennemi ? Grâce à ma force intérieure. Oui, j'ai un être, la femme de la Montagne-Blanche qui mange son verbe a un sacré être bien implanté tout au fond d'elle, une âme qui m'écoute pleurer à l'abri des regards et dans mes nuits, ce qui m'enchanté et me fait parfois rire dans mon coin. Cette photo ne te sera pas d'un grand secours pour l'écriture d'une biographie sur une mère, la tienne, celle qui t'a porté dans son ventre et s'apprête avec jouissance à converser

avec Dieu. Oui, fils, historien qui ne sait plus quoi faire du passé, je pense que toutes les femmes qui mangent leur verbe auront droit à cette grande explication divine. Allah leur accordera cet ultime droit.

Aussi, je sais que mes cicatrices ne te rappellent rien. Comment procéderas-tu pour en parler ? Quels mots mettras-tu sur mes mains abîmées ? Tu seras contraint de préférer des évidences. Historien qui m'est étranger, l'évidence est ton unique horizon. J'ai honte de tes banalités écrites, de ta biographie et de toute ton œuvre antérieure. Tes évidences et ta prose n'atteindront jamais les vies valeureuses de tes sœurs, car mes très chères filles ne fuient pas, elles affrontent courageusement, physiquement et spirituellement leur propre vie et la sottise des hommes, elles ne me trahissent pas, elles ne quittent pas la terre natale. Et elles n'écriront jamais la biographie de leur mère. Et, surtout, je t'en prie, ne me dis pas qu'elles ne savent pas écrire ni lire, sinon j'arrête ici ma grande explication. Elles ont choisi la vraie vie, la douleur, la peine, celle qui forge un être incassable, capable de résister, et le silence digne. Biographe, maudire est plus noble qu'écrire, maudire est la voix du salut. Tu ne trouves pas le tien, la précieuse lumière de ton âme, parce que tu n'as jamais prononcé à voix haute la première prière, la mère de toutes les prières : « Je vaincrai la vie et les hommes, je réussirai ma mort. » L'as-tu oubliée ? Quelle idiote ! Je questionne un historien sur l'oubli. Bien sûr que oui, comment peux-tu faire autrement ? Maudire et écrire ne vont pas main dans la main, c'est comme ça, un point c'est tout, et tous ceux qui disent ou pensent le contraire sont d'éternels

menteurs. Mieux vaut maudire qu'écrire. Ta biographie, cette recherche indigne qui restituera le passé d'une mère silencieuse qui mange son verbe, est absurde, elle serait la trahison même. Tu es toujours mon fils même si je commence à t'oublier, mais tu ne le seras plus le jour où le désir de mémoire te saisira, oui, le jour où le désir de mémoire te saisira par n'importe quel bout de ton corps.

Tu es un grand enfant qui aime être flatté par ses souvenirs, tu as toujours cru, tu le crois sans doute encore, que tu avais un frère mort pendant que j'accouchais de toi. Tu veux certainement avoir la confirmation de la bouche de celle qui t'a porté pendant des mois et des mois, eh bien, non ! Laisse-toi guider par ton imagination pour retrouver le frère perdu, sinon tu peux encore faire une enquête, chercher des traces écrites : c'est ta vocation première, non ? Moi, je suis bien avec mes sept filles, elles veillent sur moi en attendant ma mort heureuse. Et toi ? Tu as raté ta vie le jour où tu es devenu un historien comme tous les autres ingrats, les enfants vacillants et faiblards de la source écrite. Au nom d'Allah, Celui qui apprécie le jaillissement du verbe féminin – je peux de te dire qu'Il en a marre des hommes qui pénètrent en bavardant –, quels mots choisiras-tu pour pleurer le frère pour toujours ? Comment écrire le deuil et la disparition d'un être qu'on chérit ? Je sais que les choses se compliquent pour toi : écrire sur l'enfant, le garçon, le frère que tu n'as jamais vu, et sur une mère qui s'apprête à rejoindre les immortels sans laisser de traces déchiffrables paraît colossal.

## UNE FEMME SANS ÉCRITURE

La douleur est la muse des poètes  
Elle est leur mère aussi  
Donne-moi juste le nom d'un seul historien qui a vengé  
la douleur des hommes  
Parle-moi des historiens qui saisissent le silence des  
femmes  
J'attends ton offrande

La biographie tue parce qu'elle trahit, touche à côté, ôte l'essentiel : la possibilité de vivre dans le silence, à l'écart du monde. Je t'en supplie, reste fidèle à tes histoires particulières, tes événements avarés de sens et d'humanité. Tu as quarante ans, et ce n'est pas aujourd'hui que tu vas devenir poète de l'impossible, écrivain de la mort prochaine d'une femme qui mange son verbe, ta mère, et d'un frère qui serait mort pendant ta venue au monde. Tu n'es plus mien, parce que tu as oublié de prononcer, de dire à voix haute la première prière, la mère de toutes les prières : « Je vaincrai la vie et les hommes, je réussirai ma mort. » Tu n'es pas un enfant de la malédiction, tu n'es plus l'enfant du silence, l'exil a fini par te couper de ta mère. L'exil t'arrache à la langue de ta mère. On ne devient pas poète total de l'inaccessible, de la femme qui mange son verbe, à quarante ans. Parler des morts et des vivants est définitivement une affaire de pleureuses, de femmes.

Oublie la biographie  
Oublie-moi, parce que tu n'as pas vengé tes sœurs  
Oublie-moi, parce que tu aimes oublier  
Oublie-moi, parce que les souvenirs te font peur





RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2017. N° 131290 (0000000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE